



Julien a quelques habitudes, « ses vieilles manies », répétait sa grand-mère. Est-ce à cause d'elles qu'il est resté célibataire ? Il ne le pense pas, car il a rencontré plusieurs filles et elles ne s'en sont pas plaintes ou ne les ont pas remarquées.

Chaque été, Julien occupe au moins deux semaines de ses congés sur les sentiers balisés, à visiter la Bretagne et ses côtes, l'Auvergne et ses volcans, les alpages en altitude ou les bords de Loire ; ses souvenirs composeraient presque un catalogue d'agences de voyage. Depuis une quinzaine d'années, il a pris l'habitude de traverser les lieux ignorés des automobilistes embouteillés sur les routes, de parler avec des gens qui ne voient passer personne, de prendre le temps de sentir tantôt le soleil, tantôt la pluie caresser ses joues ou ses mollets. Ces sensations, ces découvertes, il les consigne au terme de chaque étape achevée et il a plaisir à les retrouver quand l'envie lui vient de les feuilleter.

— Certains prennent des photos et se demandent où ils étaient ; moi, je prends des notes et les images réapparaissent d'elles-mêmes. Presque par magie.

Julien a toujours utilisé le même type de calepin, un modèle à spirale qui permet de l'ouvrir à plat, avoir accès à une seule page quand il le pose sur ses genoux, ou le fermer et le glisser dans la poche du sac à dos. Quand il tourne les pages, Julien porte en haut à droite le numéro correspondant : un, trois, cinq, sept se succèdent. Une prudence devenue un geste instinctif.

À quoi sert de numéroter les pages de gauche, puisqu'elles ne peuvent recevoir que le numéro suivant le précédant ?

- Élémentaire mon cher, se serait exclamée sa grand-mère. Pour savoir où on en est.

Quand on se parcourt un carnet écrit, comment retrouver la recette qui attend page 23 ? Ou on feuillette en s'énervant, ou on fait marcher sa mémoire et on file à l'endroit voulu.

Pourquoi privilégier la page de droite à son vis-à-vis de gauche ?

Parce que tous les livrets, quelles que soient leurs formes et leur taille, commencent invariablement par une page de droite.

- Lapalisse n'aurait pas dit mieux. Sa grand-mère avait un commentaire pour toute occasion.

Son premier carnet, le plus ancien, s'ouvrit par la page numéro 1, rien de plus simple à saisir.

La seconde année, il s'acheva par la page 89 et son verso. Julien a toujours arraché quelques feuillets pour diverses raisons impérieuses : une liste de course, un pense-bête, donner son adresse à quelqu'un ou filer un tuyau à un randonneur croisé en chemin. Aucun carnet ne se restait complet : les étiquettes au dos annonçaient 98 pages, mais jamais un seul ne parvenait à une telle numérotation.

La logique de Julien ne s'arrêtait pas à ces évidences. Il en avait d'autres tout aussi primaires.

Pour distinguer ses journaux de randonnée, le garçon avait adopté une méthode « bête comme chou », disait sa grand-mère : il débutait le nouveau calepin par le numéro suivant celui qui terminait le précédent : le premier s'achevait à 89, le deuxième débuta à 91. Et ainsi de suite !

Au fil des pages, Julien retrouvait les moments particuliers qu'il avait vécus pendant ses randonnées, comme le monument aux morts bordant le chemin de Stevenson où chaque défunt de la commune était présenté par son portrait, un cliché émaillé en noir et blanc qui a traversé le siècle.

Il se souvenait de l'hôtel où il a fait étape. La patronne lui avait confié sa recette d'un plat goûteux servi dans le menu unique ; Julien l'a cuisiné pour la plus grande satisfaction de la famille ou de l'invitée d'un soir.

Ses notes le divertissaient parfois : il retrouva avec le sourire la page où il s'était amusé à convertir le chant des oiseaux en un dialogue à courtes phrases :

— Attention, attention, un intrus.

— Un marcheur ?

— Il est là. Je le vois.

— Pas méchant.

— Un poète.

Plus loin, les vaches aux regards cerclés de noir lui avaient conté leur lassitude de passer les journées à brouter et se plaignaient de n'avoir jamais admiré le moindre train à vapeur que leur avaient vanté leurs grands-mères ou leurs aïeules.

Ah, si les animaux parlaient de la sorte, les zoologues nous le diraient. Julien affirmait pour sa part, ou plutôt il s'affirmait à lui-même, ne jamais avoir croisé un seul zoologue sur les chemins de randonnée qu'il fréquentait et y avoir pourtant entendu les bêtes se confier à lui.

Qui croire ?

Année après année, les carnets se sont accumulés. Julien les consultait sans raison particulière : retrouver une impression fugace, revivre un instant passé, se stimuler avant le prochain été, raviver un souvenir de quelques années.

Il ouvrait un registre intime et cherchait tel passage pour son contenu, son lieu, son ancienneté ou son numéro. Ainsi, il s'était divertit à lire toutes les pages terminées par 35, le soir de son trente-cinquième anniversaire, sans réussir à lire les onze pages concernées dans la même soirée : l'une retentissait du concert entendu dans un village montagnard, l'autre donnait envie de retourner dans le Poitou, celle-ci poussait à vérifier ses notes historiques et approximatives, celle-là l'incitait à se verser une liqueur de gentianes oubliée au fond d'un placard de cuisine.

— Avec mes mille cent soixante-huit pages noircies, il me faudrait des années pour toutes les lire à ce rythme-là, se dit-il en laissant tomber le paquet de carnets sur la table du salon.

Tous chutèrent sur le tapis sauf un qui s'ouvrit à la page numérotée 101.

Julien, bouleversé par le vagabondage littéraire qu'il venait de boucler, ne prêta guère attention au désordre qu'il créait. Il songeait surtout à se coucher, car, anniversaire ou pas, son travail l'attendait le lendemain alors que les notes resteraient là pour un bon bout de temps.

— Je devrais les fouiller plus sérieusement et les regrouper par catégories : là où je suis allé, qui j'ai rencontré, les déchirures que je me suis faites sur les ronces ou les gamelles que j'ai prises...

Et dans un ricanement :

— Ça, je le cacherai à ma mère, sinon elle me conseillerait d'aller dans un village du Club Méd, passer mes vacances formatées en prison trois étoiles.

Julien a quelques habitudes, celle du ménage est hebdomadaire.

Un désordre ou une saleté sans conséquences attendent le samedi. S'ils le perturbent avant ce jour, un empilement plus ou moins équilibré ou un coup d'éponge rapide permettent de patienter. La table du salon accueille des invités en week-end de temps à autre, ceux qui arrivent à l'improviste sont les intimes qui partagent un café dans la cuisine. Autant dire que les carnets ouverts traînaient sans être remués d'aucune façon : sortis de l'étagère familière, Julien les avait été feuilletés avec lenteur, ils étaient tombés comme ils avaient pu et sommeillaient dans le même désordre.

Ce vendredi-là, Julien apprit que ses congés d'été commenceraient le 28 juillet.

Il s'y attendait, car chaque année la boîte ferme le dernier samedi du mois. Pourtant l'annonce lui fit plaisir, car il pouvait se mettre en quête d'un nouvel itinéraire, et il arrosa l'idée d'un petit whisky et d'une poignée de cacahuètes : habitude des bonnes nouvelles qu'il consomme avec modération et le plus souvent en solitaire.

Au moment de s'asseoir, le garçon buta sur les carnets qui jonchaient le tapis. Il les ramassa et les posa l'un contre l'autre sur l'étagère coutumière.

— Faudrait que je les remette dans l'ordre, se promit-il.

Quand il se s'affala dans le canapé hérité de sa grand-mère, il trouva le calepin rescapé de la chute. Par habitude, il jeta un coup d'œil de curiosité : « Drôle de fille. Peinture, aquarelle. Clara : 01... »

Il avait oublié le nom de la dessinatrice, quatorze ans étaient passés depuis cette rencontre originale. Mais il revoyait la scène comme s'il l'avait vécue la veille :

- En Normandie, pas loin de...

Le nom du village si typique avec ses maisons à pans de bois s'était aussi enfui de sa mémoire, lui aussi. Beuvron-en-Auge était écrit au milieu de la page d'en face ; une photo aurait montré les murs à colombages mais n'aurait pas aidé pour autant à retrouver le nom.

Ce jour-là, Julien avait terminé l'étape programmée et s'était installé sur l'unique banc du camping pour consigner sa journée de randonnée en direction de la mer. « Un lavoir, les halles, un superbe Vieux Manoir, des chevaux galopant en liberté, la chapelle de Clermont avec son panorama. Le vieux monsieur impatient de revoir ses petits enfants parisiens... »

Le marcheur en était là de ses remarques du jour quand une jeune fille d'environ son âge lui demanda :

— Je peux m'asseoir à côté, s'il vous plaît ?

Pas aguichante, pas délurée, simplement souriante et mignonne. Julien se montra courtois :

— Je vous en prie.

Voyant le carnet posé sur les genoux du garçon, elle s'exclama avec un franc sourire :

— Vous dessinez, vous aussi ?

Julien ne comprenait pas. L'idée ou même l'intention de griffonner des courbes et des traits ne l'avaient jamais effleuré, il ne s'en sentait surtout pas capable.

Ayant aperçu les mots tracés sur les lignes, elle s'excusa :

— Oh, pardon, vous écrivez... Je vais pas vous déranger.

Julien crut qu'elle préférait s'éloigner alors que le banc n'avait aucun frère dans les parages, il tenta de la retenir :

— Pour me déranger, ce n'est pas demain la veille... En balade, je m'arrête sans cesse pour profiter du coin où je me trouve. Et le soir, je note ce qui me reste en tête. Alors si vous m'arrêtez d'écrire, eh bien je noterai demain ce que j'aurai pas oublié.

L'explication confuse et maladroite amusa la jeune fille qui ouvrit un album ; Julien y devina des croquis lancés à grands traits :

— Je devrais faire comme vous, dit-elle. En marchant, je prends des photos des endroits qui me plaisent. À l'étape, je fais une ou deux esquisses pour bien me souvenir. Chez moi, avec les photos et les esquisses, je me mets à l'aquarelle.

Elle ponctua son explication par un haussement d'épaules. Sans doute songeait-elle à une observation qu'elle avait reçue :

- Mais vous allez rire. Les trois quarts du temps, je ne me souviens plus où j'ai pris la photo, ni pourquoi je me suis attardée sur ce dessin. Alors quand je fais l'aquarelle, je lui donne un nom banal : moulin, église, château...

La conversation se poursuivit avec la même bonhomie : l'autre avait toujours la meilleure idée pour enregistrer ses découvertes, soi-même souffrait des pires négligences, chacun avait raison de suivre le sentier dans le sens opposé.

Le seul point partagé était le plaisir de vacances tranquilles et de déambuler en toute solitude :

— J'aime pouvoir m'arrêter où bon me semble, sans avoir de compte à rendre à personne.

Elle marchait pour humer les endroits et trouver des thèmes de tableaux ; il déambulait pour se sentir bien dans sa peau et dans la nature. Tous deux impécunieux profitaient de loisirs à bon marché.

Clara avait laissé son numéro ; Julien l'avait noté au bas de la page ; elle avait emporté celui de Julien sur une page déchirée en fin de carnet. Ils s'étaient promis, juré de se recontacter dès leur retour pour échanger leurs souvenirs écrits ou picturaux.

— Si tu te fais des poèmes, tu pourras les afficher à côté de mes toiles...

— Tu exposes.

— Ça m'arrive... mais attention, en salons collectifs, pas encore en grande vedette dans une galerie.

Ses remarques aux allures de dérisions s'accompagnaient invariablement d'un éclat de rire sincère et généreux.

Il n'avait jamais osé rappeler Clara, elle resta un souvenir charmant aux lendemains incertains.

Elle n'avait jamais donné de ses nouvelles. Peut-être avait-elle perdu la feuille du carnet ?

Peut-être aurait-il aimé ses tableaux ?

Julien referma son carnet et le reposa sur la table du salon.

L'apéritif ne s'imposait plus, ses prochaines vacances avaient déjà un autre goût.